

Dalila Arezki, University of Mouloud Mammeri, Algeria

DOI:10.17951/lsmll.2022.46.1.69-86

## Codes linguistiques et *en-jeu* identitaire dans le roman *Un homme ça ne pleure pas* (2014) de Faïza Guène

Linguistic Codes and Identity in *Un homme ça ne pleure pas* (2014)  
by Faïza Guène

### RÉSUMÉ

Dans la tangence du *Je identitaire*, due au phénomène de migration, quels procédés d'écriture sont à l'œuvre pour se dire, dire, renvoyer l'image de l'Autre quand on est romancière francophone algérienne ? Afin de répondre à cette question, nous nous intéresserons à Faïza Guène qui relève de ce qu'il est convenu d'appeler la « nouvelle génération d'écrivains émigrés ». A partir de son ouvrage *Un homme ça ne pleure pas* (2014), nous soulignerons que les codes linguistiques auxquels recourt l'auteure renvoient à « l'en – jeu » complexe d'une identité à réaliser, à assumer dans un pays « étranger ».

Mots-clés : immigration, langue, culture, identité, altérité, littérature

### ABSTRACT

In the tangency of the *I identitarian*, due to the phenomenon of migration, what writing processes are at work to say, to return the image of the Other when one is an Algerian French-speaking novelist ? In order to answer this question, we will focus on Faïza Guène who is part of what is known as the "new generation of emigrant writers". From his book *Un homme ça ne pleure pas* [A Man does not cry] (2014), we will emphasize that the writing process refers to the complex "at-stake" of an identity to be realized, to be assumed in a "foreign" country.

Keywords: immigration, language, culture, identity, otherness, literature

## 1. Introduction

La langue étant, selon Amine Maalouf (1999, p. 172), « facteur d'identité et instrument de communication [...] », dans la tangence du « Je identitaire », inhérente au phénomène d'immigration, quels codes linguistiques sont à l'œuvre pour se poser en tant que sujet, se dire, dire, communiquer, écrire quand on est romancière francophone, d'origine algérienne ? Afin de tenter de répondre à cette question, nous nous intéresserons à l'auteure Faïza Guène qui relève de ce qu'il est convenu d'appeler la « nouvelle génération d'écrivaines émigrées », à partir de son ouvrage *Un homme ça ne pleure pas* (2014), objet de notre étude.

---

Dalila Arezki, Faculté des Lettres et des Langues, Université Mouloud Mammeri, Hasnaoua, Nouvelle Ville, Tizi-Ouzou, arezki2002@yahoo.fr, <https://orcid.org/0000-0002-5055-5763>

Rappelons, au passage, ce qu'il faut entendre par « nouvelle génération d'écrivaines émigrées » dont font partie Farida Baghloul, Leila Rezzoug, Fatiha Berezak, Leila Houari, Aïcha Benaïssa, Kaouther Adimi, Habiba Mahany, Soraya Nini, Ferrudja Kessas, Houda Rouane pour ne citer que celles-ci. Car en somme, une kyrielle de femmes apparaît dans la sphère littéraire de l'hexagone. Certaines se démarquent, à l'instar de Kaouther Adimi qualifiée de « plume nouvelle » depuis la parution de son troisième roman *Nos richesses* (2017) qui a obtenu le Prix Renaudot des lycéens et le Prix du Style ; d'autres émergent difficilement. Les unes sont médiatisées, les autres le sont moins. Quoi qu'il en soit, ces nouvelles voix qui se font entendre, se posent, s'imposent, ouvrent une voie nouvelle à la littérature faisant basculer les genres jusque-là établis. D'une façon générale, ces productions littéraires revêtent de multiples aspects, elles sont traversées par divers modes d'écriture, diverses langues véhiculant les cultures qui leur sont inhérentes. Concernant les écrivaines algériennes d'expression française, quand bien même bon nombre d'entre elles sont nées sur le sol français, il est certain que la culture d'appartenance, les us et coutumes du pays d'origine des parents, l'éducation reçue influencent, orientent, limitent, sinon le champ des intrigues, du moins les confessions intimes données par bribes. Les écrits de ces romancières traitent de l'actualité dont elles sont imprégnées, à savoir : les conflits que doivent gérer les enfants des troisièmes et quatrièmes générations d'immigrés, leurs ambivalences dans leurs choix entre les valeurs du pays d'accueil et celles du pays d'appartenance. Elles évoquent leurs parents pour dire ce qu'ils ont enduré en tant que migrants : la souffrance, entre autres celle du renoncement, de l'abnégation, du silence, de l'exil ... Leurs productions sont *prisonnières* des contingences du passé et du présent dont elles ont du mal à se défaire.

Pour produire un roman, les écrivaines d'origine algérienne usent de langues parallèles, en circulation dans l'espace clos du foyer familial et celui ouvert de la société, puisque le vécu de chacun/chacune est inclus dans cette réalité. Les personnes en présence baignent dans ce contexte, sinon plurilingue, du moins trilingue : dialectes arabe/ berbère, langue française. Ainsi, la première langue entendue, parlée est celle des dialectes usités par les parents, à la maison, en *milieu fermé* – puisque souvent les parents maîtrisent mal la langue française (langue perçue comme celle du colonisateur). Sur ces premières bases, vient se placer la langue française, la langue *étrangère*, apprise, en *milieu ouvert*, tout au long du cursus scolaire et universitaire. Au travers de cette alternance des langues, au-delà des thèmes stéréotypés, redondants, ce type d'écrit littéraire atteste que ces écrivaines « nouvelle génération » sont dans un espace migrant d'écriture, au cœur d'une écriture innovante. Et, en parallèle, dans un espace pour l'identité de la structure de fond, au cœur d'une identité polyréféréncée.

Dans le cadre de la présente contribution, bien que nous nous soyons focalisée spécifiquement sur un roman, une romancière, il apparaît que nous pouvons

étendre la portée de nos propos à l'ensemble d'un corpus littéraire dont relèvent les jeunes générations d'écrivaines francophones émigrées. En effet, les récits traitent globalement des mêmes thèmes, dans une langue et une culture hybrides : l'idiolecte des *étrangers*, la culture de l'oralité du pays d'origine, côtoient ceux de la zone géographique « banlieusarde » du lieu de vie dans le pays d'accueil, s'imbriquent et donnent une langue nouvelle qui domine à l'écrit.

Tout au fil de notre étude portant sur l'ouvrage de Guène, nous souhaitons aborder deux aspects pivots.

Le premier aspect abordé consiste à relever que l'auteure use de deux codes linguistiques, l'un oral, l'autre écrit. Ce changement de style renseigne sur le statut des personnages du récit qui « (les) signale, (les) situe entièrement et (les) affiche avec toute (leur) histoire » (Barthes, 1953, p. 116). Ainsi, les effets de styles de cette littérature *hybride*, servent sciemment de marqueurs métalinguistiques. De plus, explicitement ou implicitement, dans ses ouvrages, Guène traite de l'identité des français d'origine maghrébine, en porte-à-faux entre la nécessité d'une assimilation en pays *étranger*, terre d'accueil et l'aspiration à préserver l'héritage identitaire, culturel, linguistique de leur pays d'origine, terreau de leurs racines. Cette problématique se retrouve dans le roman *Un homme ça ne pleure pas*. Par conséquent, le deuxième aspect abordé visera à relever quelles stratégies d'adaptation sont mises en place par les principaux personnages en présence, vu que chacun d'eux a un vécu personnel et se situe dans un *entre-deux*. Tous ont à composer avec leurs langues, cultures, identités multiples, en qualité de migrants, d'enfants issus de l'émigration algérienne, puisqu'ils sont en situation d'acculturation, telle que définie par Redfield, Linton et Herskovits (1936).

Pour atteindre les objectifs fixés dans le premier aspect de notre étude, nous nous attarderons sur les passages du roman de Guène où les spécificités linguistiques apportent un point de vue interprétatif du sens, du signifié, nouent les « en-jeux » de l'identité au travers de l'altérité. Nous nous référerons, ici, aux théories de Camilleri (1990), Guerraoui et Troadec (2000) et Lipiansky (1993).

Pour atteindre les objectifs fixés dans le deuxième aspect de notre étude, nous prendrons appui sur la définition de l'acculturation donnée par Redfield et al. (1936). Partant de là, et sachant qu'en présence de l'Autre, l'individu en qualité de migrant, donc en situation d'acculturation, peut adopter différentes stratégies d'adaptation, nous tenterons de cerner les personnages clés du récit en les positionnant selon celles citées par Berry et Sam (1997, p. 296), à savoir : Intégration – Assimilation – Séparation/Ségrégation – Marginalisation.

Dans notre conclusion nous nous attacherons, d'une part, à rappeler, brièvement, que les styles utilisés – sciemment – au fil du récit, servent les thèmes abordés dans le travail de conception de Guène.

D'autre part, nous poserons la question complexe de la légitimité de cette littérature « hétérolingue », selon l'expression de Denti (2016).

## 2. Présentation succincte de l'auteure et résumé du roman

Faïza Guène, née en 1985 en Algérie, a grandi, en France. Son premier roman *Kiffe kiffe demain*, paru en 2004, consacre la renommée de la jeune auteure. Elle publie successivement : *Du rêve pour les oufs* (2006); *Les Gens du Balto* (2008) ; *Millénium blues* (2018) ; *La discrétion* (2020). Elle réalise des courts-métrages, participe à des Collectifs dont *Qui fait la France ?* (2007).

*Un homme ça ne pleure pas* publié en 2014, le roman qui nous intéresse aujourd'hui, dresse un constat d'échec. Il est question de conflit de génération dans une famille issue de l'immigration, de la complexité des rapports entre les membres de la famille, des difficultés des parents à gérer l'éducation, le mode de vie des enfants. Les interdits, les tabous, la place de l'honneur liés au poids de l'éducation *traditionnelle* sont, déjà, annoncés dans le titre du roman. Autour du père, de la mère, dans la famille – dont Guène nous présente une tranche de vie –, il y a les enfants : Dounia, l'aînée, Mina, la benjamine, Mourad, le cadet. On assiste, progressivement, à l'éclatement, à la déchirure de cette famille d'origine algérienne, dont les racines ne résistent pas en raison des choix à tendance moderne de la vie en France, d'une enfant issue de l'immigration post coloniale, soit une jeune *beurette*. Soulignons que l'écrivaine réussit l'*exploit* d'être auteur (auteure femme) et de faire tenir le rôle de narrateur par un homme – le frère cadet de la famille – d'un bout à l'autre du roman.

## 3. L'identité et l'altérité vues au travers des codes linguistiques

Rappelons que le Moi ne s'appréhende qu'à partir de l'Autre qui est nécessairement autre que Moi. Cette structuration rendue possible grâce à l'altérité, passe par la parole, les échanges verbaux, quand le *Je* reconnaît, admet le *Tu*. Et de façon concomitante, « quand je dis 'tu', je comprends que tu es capable de te désigner toi-même comme un 'je' » (Ricœur, 1993, p. 92). Or, d'après Camilleri (1990), l'équilibre de tout migrant est mis à rude épreuve du fait que les valeurs dites *traditionnelles* structurant son identité d'origine, ne sont plus adéquates pour lui permettre de s'accorder avec son nouvel environnement dit *moderne*. Il y a une disjonction entre ce que l'auteur nomme la fonction « ontologique » de l'identité – soit celle relative à son enculturation – et la fonction « pragmatique » – soit celle relative à la nécessité de s'adapter à l'environnement – cause de sa déstabilisation. Bourdieu, quant à lui,

met en question l'idée d'une histoire qui impliquerait une continuité d'événements liés à un sujet, alors que les déterminants du contexte influencent, transforment cette histoire qui, dès lors, n'appartient plus à celui qui a l'illusion de la « détenir ». Si cette critique d'une vision à la fois évolutionniste et autocentrée semble justifiée, cela ne signifie pas en revanche l'abolition du besoin intrinsèque de l'individu de rechercher sens et continuité dans le récit qu'il se fait de sa vie. Se projeter dans les espaces-temps qu'il a habités, se les raconter, à soi-même ou à autrui, représente une mise en scène mentale plus ou moins présente voire urgente chez les individus (Voëlin & Dery, 2008, p. 12).

À l'appui de ce qu'avancent les auteurs cités précédemment, il en ressort que : personnage central du roman de Guène, Dounia, aspire à faire comme *EUX*, les *Français*. Or, n'étant pas comme eux de par son faciès, ses origines ethniques, son éducation, son mode de vie ... elle doit faire toujours plus que les *Autres* : réussite dans les études, ascension professionnelle qui conduit à celle sociale. Mais son succès n'exclut pas les lots de renoncements, de frustrations ; sa vie devient semblable à une tornade. Cet aspect est également conforté par les explications de Lipiansky (1993). En effet, selon l'auteur :

L'identité et l'altérité se construisent dans ce mouvement d'extension croissante où l'individu accède à la conscience de soi, par différenciation d'autrui et assimilation au même, en s'inscrivant dans des groupes de plus en plus larges, organiques, fonctionnels et idéologiques. Il y puise un sentiment de proximité et de solidarité avec des « nous » (qui s'opposent à « eux », les « autres », les « adversaires », les « étrangers ») [guillemets et parenthèses de l'auteur cité]. Mais aussi mouvement où autrui renvoie constamment au sujet une image de lui-même qui tend à lui assigner une place, une position et un rôle, à le ranger dans une catégorie en fonction de ses différents groupes d'appartenance (Lipiansky, 1993, p. 3).

Qu'en est-il de la réflexion de Lipiansky (1993) appliquée aux membres de la famille issue de l'immigration dont Guène, dans son roman, fait le récit, donne pour chaque personnage les aléas des parcours suivis dans le cadre de l'acculturation ? Qu'en est-il de leur identité face à l'altérité représentée par autrui, les « étrangers » – avec lesquels ils vont devoir composer – durant tout le processus qui se met en place : « différenciation d'autrui et assimilation au même » ? Dans quel *clan*, « quel groupe » vont-ils se placer : le leur – « nous » – connu, rassurant, ou dans celui des autres – « eux » – parfois étrange parce qu'étranger ? Quelle image en miroir va-t-elle leur être renvoyée, en fonction de leurs statuts, de leur position psychosociale, de leurs stratégies d'adaptation par la société d'accueil ?

Pour répondre à ces questions, il est intéressant de voir comment Guène, qui écrit en langue française, langue étrangère, langue *d'adoption*, use de procédés linguistiques pour faire entendre la *voix identitaire* des émigrés plus que la langue elle-même. La romancière, en contact avec les jeunes des banlieues, s'imprègne de leur langage, de leur code linguistique. Il en ressort que la langue française se met au service d'un nouveau mode d'écriture en fonction de l'adaptation sociolinguistique. Le style d'écriture change, le registre de langue change, il s'adapte à la société environnante dont il emprunte le vocabulaire. Ce contact de langues lui permet d'user d'un style saccadé aux phrases hachées, d'être dans le registre de l'humour, de la légèreté parfois teintée de dérision.

Elle place dans son texte :

- Des expressions péjoratives : « Fous le camp » (p. 28) ; « Je m'en fiche ! » (p. 19) ; « Laisse-la se barrer ! » (p. 28) ;

- « Qu'elle se casse ! » (p. 28) ;
- Des onomatopées : « patatras » (p. 28, p. 29) ;
- Des termes empruntés à la langue mère, l'arabe : « khôl » p. 282) ; « Makhoulouf » (p. 282).

Indépendamment de ces aspects stylistiques, ce qui nous intéresse dans cet ouvrage, c'est le code linguistique oral/ écrit auquel elle recourt en alternance. En fait, ce double usage sert de marquage ; il permet d'opérer un clivage entre les personnages insérés dans la narration.

Le code linguistique varie selon le contexte, les protagonistes, les antagonistes, leur statut. Par ce procédé, la romancière nous fait entendre les propos des personnages, leur mode d'expression. On est alors en présence d'une sorte de *transculturalité langagière* dans laquelle il faut appréhender la mise en scène des relations translangagières. En donnant une place privilégiée à l'expression orale – soutenue par une profusion de points d'exclamation – l'auteure crée un nouvel univers : celui des proches, de la famille qui s'expriment sans fioriture, de façon spontanée, naturelle. Les moyens langagiers produisent des représentations référentielles où chacun des personnages mis en situation, s'enferme dans ce qu'il estime être *sa* vérité, *sa* réalité, *son* univers, *son* identité culturelle. Le code linguistique utilisé reflète leur personnalité, leur mode de penser, leur vécu, les liens qui les unissent. Il apparaît que

le portrait psychologique est essentiellement fondé sur les modalités. C'est le lien du personnage au pouvoir, au savoir, au vouloir et au devoir qui donne l'illusion d'une vie intérieure (Jouve, 2010, p. 85).

La représentation donnée et le portrait dressé par l'auteure, pour chaque personnage, avec ses points forts et ses points faibles sont parfois réalistes, parfois stéréotypés. Souvent le ton de la moquerie est utilisé ; il est réservé à la fratrie et plus encore à la mère. Ainsi, concernant la mère de Dounia, la moquerie porte sur :

- Son idiolecte puisé dans une culture de l'oralité qui s'insère dans la langue française, comme une autre langue ;
- Ses tics verbaux : « tchooo » (p. 17) ; « Tfou ! » (p. 18) ;
- Ses prononciations particulières qui consistent à « faire traîner la dernière syllabe » des mots : « Deux copiiiiiiiiines » (p. 18) ;
- Son côté héroïne théâtrale. L'auteure explique : « Ma mère adore faire traîner la dernière syllabe pour souligner son étonnement, c'est son côté dramaturge » (p. 18) ;
- Son physique, qui – comme elle le dit - n'a rien d'« un mannequin » (p. 19) : « grâce à Dieu, je suis bien portante » ; « Je suis grosse ! Où est le problème ? Je ne suis pas un mannequin ! » (p. 19) ;
- Ses références au « diable » (p. 8), à « l'exorcisme » (p. 20) ;
- Son tempérament de *mère nourricière* exprimant de la sorte, de façon détournée, voire inconsciente, sa tendresse, son affection ; d'où son

entêtement à préparer, pour chaque évènement important, son fameux « canard aux olives » (p. 26) ;

- Sa tendance à culpabiliser les autres, ce que l'auteure nomme « son arme de destruction personnelle » (p. 17) : « ma mère, comme toujours sortait son arme de destruction personnelle : la culpabilisation. En joue. Feu ! » (p. 17) ;
- Son besoin de ressasser son passé, ses origines sociales, sa pauvreté, ses privations de toutes sortes : « On était dix enfants nourris au pain sec et on marchait pieds nus sans se plaindre ! » (17) ; « On souffrait de la faim ! » (p. 19) ;
- Sa vision de l'Algérie et du mode de vie des Algériens, ses boutades : « Les Algériens, ce sont les Américains du Maghreb ! » (p. 22).

Avec humour, la romancière donne un aperçu de la teneur des propos tenus par la mère de Dounia, celle-ci ayant un comportement qui l'inquiète, qu'elle ne comprend pas, qu'elle n'admet pas :

C'est la crise d'adolescence, ça.

- C'est quoi, ça ? Un virus ? Une maladie ?

- Tu vois, ça ne s'attrape qu'en Europe, ce genre de maladie !

Si tu ne m'avais pas amenée ici et qu'on les avait élevés en Algérie, Dounia n'aurait jamais attrapé la crise de l'adolescence ! (p. 22).

La mère est, certes, représentée comme envahissante, castratrice mais elle est aussi dépeinte comme sympathique de par sa naïveté, son naturel, sa bonhomie. Et, surtout, elle est présentée comme le *pilier* de la famille : elle transporte les us et coutumes de son pays ; elle est la Mémoire des ancêtres avec sa sagesse populaire, son bon sens, son attachement aux traditions. Des rapports peuvent donc être établis entre la langue et la culture. Abdallah-Preteille (1991) dit que ces rapports

renvoient à une structure profonde de la personnalité et notamment à la construction et la constitution d'une l'identité culturelle [...] Moyen de communication, la langue est aussi une modalité d'expression de la culture et un médiateur de l'identité (p. 305).

Le langage de la mère, son vocabulaire, son mode d'expression, ses remarques à la fois désobligeantes et désopilantes, ses points de références – véritables balises –, remettent en surface les valeurs familiales de base, les attentes du groupe d'appartenance. Ce qui augmente l'écart entre *dedans/fermeture* (le foyer familial) et *dehors/ouverture* (la société française), la langue maternelle/aternelle, l'éducation donnée, différente selon les valeurs desquelles on se réclame en fonction des sociétés de référence...

#### 4. Stratégies identitaires et culturelles des personnages en situation d'acculturation

Pour l'émigré qui arrive en terre étrangère, agir, réagir au quotidien en fonction de la culture de ses origines, s'exprimer dans sa langue première, est une forme de résistance pour ne pas perdre ses repères. Par peur de basculer dans la déculturation, au pire – pour certains cas psychopathologiques – dans la marginalisation, le migrant opte pour la « séparation » d'avec la culture du pays d'accueil. Ceci peut s'observer en situation d'acculturation, laquelle, ainsi que définie par Redfield, Linton et Herskovits (1936) :

comprend les phénomènes qui se produisent lorsque des groupes d'individus ayant des cultures différentes entrent en contact direct et continu, avec des changements ultérieurs dans les modèles culturels originaux de l'un ou des deux groupes (p. 149).

Et, par suite, en réaction à cette situation d'acculturation, le sujet use de stratégies pour tenter de s'adapter à la société nouvelle dans laquelle il doit vivre. Mokoukolo et Pasquier (2008) estiment que

parmi les modèles théoriques qui ont été proposés pour étudier l'acculturation, celui de Berry est le plus référencé. Ce modèle bidimensionnel postule que pour les migrants, le processus acculturatif se résume dans le choix entre, d'une part le maintien de leur héritage culturel et de leur identité, et, d'autre part la recherche et le maintien d'échanges avec le groupe d'accueil [...]. Quatre stratégies d'acculturation en découlent, à savoir : l'assimilation, l'intégration, la séparation et la marginalisation (p. 57).

Les travaux de Berry et Sam (1997), mentionnent ces quatre stratégies d'acculturation comme suit : « L'Intégration – L'Assimilation – La Séparation/Ségrégation – La Marginalisation » (p. 296). On peut alors s'interroger : quelle stratégie adopter entre les choix paradoxaux, ambivalents, que sont pour les migrants, la sauvegarde des référents/repères de leur pays d'origine et l'adoption contrainte de ceux étrangers du pays d'accueil où il est impératif de s'intégrer ?

L'assimilation Selbini (2019) nécessite de rejeter ses valeurs pour adopter celle de l'*Autre* et cela n'est possible que si on passe par le processus de la déculturation. Il y a lieu – préconisent Mokoukolo et Pasquier (2008) – de s'intéresser aux « valeurs adoptées par les migrants (car elles) constituent des indices majeurs de leurs orientations acculturatives ». Le moyen terme pour une « orientation acculturative » serait d'opter pour le choix éclectique de l'interculturalité. En effet, sachant que la caractéristique de l'interculturalité se trouve dans l'émergence d'une langue et d'une culture tierces que le sujet de façon explicite ou implicite fait siennes, avec toutes les capacités que cela requiert – là, bien évidemment, il s'agit de celles françaises –, on pourrait avancer que cette identité dans sa quête, en fait, s'inscrit dans une identité en *devenir*. Cela est possible car



L'identité comporte différents aspects qui, sur un noyau de base, sont soumis à des modifications allant de pair avec le vécu du sujet. Et ce, grâce aux dimensions cognitives et sociales permettant au processus de catégorisation de s'enclencher afin que le sujet puisse trouver ses repères dans l'environnement où il évolue, qu'il crée des relations, établisse des communications, bref, se socialise. Ce que nous avançons trouve écho chez Lipiansky (1993). Il écrit :

Notre identité, même si elle tend vers une certaine stabilité, n'est pas fixée une fois pour toutes. Elle est constamment reproduite, confirmée ou remise en cause par l'ensemble des interactions sociales dans lesquelles nous sommes engagés (p. 37).

Ces interactions ont un impact sur les stratégies d'adaptation pour lesquelles le sujet va opter. Elles dépendent de son vécu, sa capacité à l'identisation, sa faculté d'intégration en terre étrangère, sa maîtrise de la langue du pays d'accueil, son aptitude à créer des liens relationnels, à communiquer avec autrui, à se socialiser. A ces facteurs s'ajoutent certaines caractéristiques psychosociales des sujets. Ces données sont présentes dans le roman de Guène où dans la saga familiale, on peut constater que la mère est analphabète, elle est imprégnée de la culture orale de ses origines. Elle est omnipotente. Elle affiche ses certitudes, s'appuie sur le passé pour gérer *l'aujourd'hui* et les lendemains. Elle sait *qui elle est* et veut rester *ce qu'elle est* ; son identité est acquise. Elle est dans une programmation : devoirs, obligations. Sa stratégie adoptée est « la séparation » par rapport aux valeurs, à la culture française. Elle reste dans la stratégie de « l'enculturation » par rapport à tout ce qui a trait à son pays d'origine et dans celle de la « Séparation » par rapport à tout ce qui a trait au pays d'accueil. Mina, la sœur benjamine, adhère aux opinions de la mère, subit sans rechigner l'éducation imposée. Soutien incontestable, inconditionnel de la mère, elle est hostile, agressive à l'égard de Dounia. Estimant qu'elle a trahie les *siens*, elle la traite de « vendue » (p. 28). Elle veut l'exclure de la famille au nom de *l'honneur*. Elle est dans la stratégie de « l'Enculturation/Séparation ». Mourad, le frère cadet, se cherche, cherche ses repères, dans l'ambivalence par rapport aux deux sociétés. Affectivement proche de Dounia, il l'est moins au fil du temps, quand il n'est plus en accord avec les choix qu'elle fait. Le père, quoiqu'en en arrière plan, reste la figure symbolique, archétypale de la famille. Il n'intervient que lorsque la mère, dépassée, impuissante face à Dounia, l'appelle à la rescousse. Nommé « Le Padre », il est présenté comme taiseux, digne. Plus dans l'efficacité de l'action que dans le flot de paroles – contrairement à la mère –, il inspire le respect. Il a le même sens de l'honneur de la famille que son épouse ; comme elle, il reste attaché aux traditions, à l'éducation stricte qu'il veut que ses filles reçoivent et dont il attend de l'obéissance. Il est également dans la stratégie de « l'Enculturation/Séparation ».

A contrario, pour Dounia, la culture de la société d'appartenance représente le *traditionnel* ; elle est perçue comme archaïque, tournée vers le passé, tandis que la culture, de la société d'accueil représente le *moderne* ; elle est perçue comme évoluée, tournée vers l'avenir. On sait, concernant Dounia, qu'elle a toujours eu des copines françaises dont elle a envié puis copié le mode de vie. Elle a fait des études, elle vit pré maritalement avec un Français, elle a réussi professionnellement, elle s'adonne à la politique... Son parcours, dans le récit fait par Guène, bien que parsemé de désillusions, d'embûches, de ruptures, de choix qui horripilent, désolent sa famille la porte là où elle aspire à être : dans le *clan* des autres, celui des *étrangers*. Son parcours de vie la relie à *eux* ; *eux*, qui lui donnent le sentiment d'exister, d'être libre, l'impression d'être valorisée. Son parcours signe – du moins – sa réussite sociale laquelle favorise l'intégration. Dounia *pense*, se comporte comme une Française – ce que, vraisemblablement, elle déplore de ne pas être.

La jeune fille est tendue vers l'objet de ses désirs, elle affiche et affirme sa volonté de liberté en fonction d'une visée, d'un avenir. Elle est dans une programmation : appropriation d'une identité *autre*, en projection avec son entourage français et le désir de s'identifier à cet entourage. Sa recherche d'identité, sa réponse à *Qui suis-je ?* ne peut être obtenue sans transiter par ce processus nécessaire qu'est l'altérité. Les *en-jeux* de l'altérité, de la rencontre avec l'Autre sont expliqués de la sorte par Jacquard (2010) :

Le signe humain est expression, il s'offre dans le jeu de l'inter-relation entre « Je » et « Tu ». Un humain face à un autre. Ce que chacun ressent lui est suggéré par son expérience qui peut l'inciter à des attitudes opposées : craindre, se protéger, préserver sa propre identité en se refermant, ou faire confiance, partager, accepter le risque d'un cheminement commun. A chaque instant, un équilibre provisoire est obtenu entre ces deux positions aussi aventureuses l'une que l'autre [guillemets de l'auteur cité].

Alors, au regard des lignes de Jacquard (2010), que dire des *en-jeux* de la rencontre avec l'Autre *étranger* ? Il est vrai qu'en situation d'acculturation et en position de migrant

la manière dont chacun se (re)structure, se (ré)équilibre, élabore son compromis culturel susceptible de faciliter les mises en relation, et gère cet entre-deux [...] peut être conflictuelle (Guerraoui & Trodec, 2000, p. 27).

Dans le roman de Guène les personnages pivots, les uns liés aux autres, les uns ligüés contre les autres, solidaires et/ou ennemis, sont tous en équilibre instable. Et, pour chaque membre de la famille l'identité est mise à l'épreuve, les affects émergent, les certitudes sont remises en cause, les opinions sont bousculées.

## 5. La désadaptation familiale : conséquence de l'immigration post-coloniale

Dans le récit, les relations interactionnelles soulignent les polémiques, les conflits inhérents aux protagonistes sur divers plans : identitaire, culturel, linguistique, éducationnel... débouchant sur une désadaptation familiale allant jusqu'à une rupture des liens entre les membres des deux générations issues de l'immigration postcoloniale. Les lignes qui suivent nous éclairent, d'une part, sur les préoccupations de la mère quant à l'avenir de sa fille qui lui *échappe* dans ses pérégrinations. D'autre part, sur les choix de Dounia, ses aspirations à s'insérer dans une nouvelle culture, à adopter de nouvelles mœurs tandis qu'en parallèle, elle subit le poids d'une éducation à tendance traditionnelle *importée* d'Algérie par ses parents et qu'elle remet totalement en question : (La mère) « – Et quand tu vas te marier ? ! Hein ? Tu veux que je t'envoie chez ton mari sans avoir rien appris ? » (p. 19) ; (Dounia) « Je m'en fiche ! Je me marierai jamais, de toute façon ! » (p. 19).

Incompréhension, déception, blessure narcissique, affrontements verbaux, rupture, figurent dans la constellation d'une famille à la fois *d'ici et de là-bas* pour la nouvelle génération qui espère se poser, s'implanter, nostalgique de *là-bas* pour l'ancienne génération qui se sent déracinée, exilée. Ce que la romancière narre ainsi :

Les années suivantes, la situation avec Dounia a empiré [...] et les tentatives de mes parents pour retenir leur fille au sein du cocon ont toutes étaient vaines [...]

On avait perdu Dounia [...]

L'été de ses 20 ans, elle a dit ne plus vouloir nous accompagner pour les traditionnelles vacances au bled.

Cette décision a été vécue comme une vraie rupture du côté des parents [...] (pp. 20–22).

Dounia qui juge sa mère comme manipulatrice, castratrice, s'oppose frontalement à sa famille, se rebelle.

Elle refuse de céder à la pression de faire ce qu'on attend qu'elle fasse : se marier avec quelqu'un de la même race qu'elle. Et la mère, quant à elle, tenace et désespérée, lui fait, inlassablement, les mêmes reproches: « *à ton âge tu n'es toujours pas mariée... !* » (p. 26) En fait, Dounia a d'autres projets, dont un prioritaire : revendiquer *sa* liberté. Elle lutte pour la conquérir en souhaitant se placer sur le même piédestal que ses copines françaises, qui lui servent de modèles. Mais, ainsi que le précise Blanchet (2004–2005) : « (L') altérité est à la fois condition et instrument de la dynamique identitaire ». Par conséquent, la dynamique identitaire de la jeune fille qui est en désadaptation au vu de deux modèles incompatibles, subit d'abord les effets de l'acculturation, puis progressivement bascule dans le processus de l'assimilation avec le désir d'être dans la stratégie de l'intégration. L'assimilation voulue passe nécessairement par

la déculturation. Là, momentanément, au regard du code de conduites transmis par les parents, les interdits que ce code véhicule, Dounia montre une ambivalence et adopte, à l'insu de sa famille, des stratégies de moyen terme : elle fréquente les bars, boit de l'alcool, fume des cigarettes. Mais elle *s'interdit* la charcuterie... Soucieuse du jugement de son frère, qui est le seul à avoir connaissance de ses *déboires*, elle se justifie auprès de lui, quant à son nouveau mode de vie. Elle lui demande de rester dans la confiance, elle *achète* son silence eu égard à la réaction des parents. Elle sait que son nouveau mode de vie est considéré comme un outrage vis-à-vis de sa famille. En somme, l'assimilation de Dounia est synonyme, pour sa famille, d'un déshonneur. On peut en conclure que la valeur de l'image de soi nécessite souvent (comme le rappellent Guerraoui & Troadec : 2000) des réajustements pour *coller*, par souci de conformité, à l'image idéale de soi, sous l'influence du regard d'Autrui, qui tient lieu de miroir. En ce sens, les identités prescrites peuvent, dans leurs attributions, faire naître des souffrances, des dysfonctionnements psychologiques, pour peu qu'elles lèsent le sujet. Mais, celui-ci peut les éviter en ayant la capacité de chercher, par ailleurs, à se valoriser par différents moyens. C'est ce que fait la jeune fille : elle sait pertinemment qu'elle est responsable des tensions nées au sein des membres de la fratrie, elle sait qu'elle a jeté l'opprobre sur sa famille. Néanmoins, évacuant ses scrupules, elle poursuit sa quête de liberté, d'indépendance, son ascension professionnelle... jusqu'à un point de non- retour. En effet, les relations, les échanges entre Dounia et sa famille prennent cette tournure quand la jeune fille décide de s'installer chez son concubin français : Mina : « T'as pas honte de faire ça aux parents ?! Tu fais souffrir tout le monde, espèce de sale égoïste ! Fous le camp avec ton mec, sale vendue ! [...] On sera mieux sans toi ! » (p. 28) ; La Mère : « – Ma fille ! Pourquoi tu fais ça ?! Pourquoi ?! [...] C'est le diable qui te souffle des mauvaises choses ! Ne pars pas ma fille ! » (p. 28) ; Dounia : « Si je vous avais laissé faire, vous auriez été un frein dans ma vie ! C'est la vérité ! J'assume, je suis libre ! Je vous laisserai pas me choisir un mari ni m'enfermer dans cette maison ! » (p. 28) ; Le Père : « qui était resté impassible jusque- là, a fini par parler. « – Si tu sors de cette maison, tu ne reviens pas. » (p. 29) ; Dounia : « – De toute façon, entre vous et Daniel, j'ai choisi, c'est lui ! » (p. 29) . Le narrateur, à propos de sa sœur : « Dounia est partie, les yeux embués, sans se retourner [...] Personne ne l'a revue pendant près de dix ans » (p. 29).

Dans ce passage, où chaque mot a son importance, Guène en jouant sur les signes de ponctuation, sur le style oral, en reprenant – mot pour mot – la façon de parler de chaque personne présente, fait *entendre* les intonations diverses et donne aux lecteurs l'impression d'assister à cette scène cruciale: la querelle qui éclate entre les membres de la famille.

## 6. Le clivage dans la conception de « l'intégration » par le biais des énoncés perceptifs

Il apparaît que *l'oralité*, ce code linguistique, est choisi par l'écrivaine pour mettre en scène des personnages évoluant dans un *monde* interne, fermé, celui de la famille, des parents attachés aux traditions et aux valeurs qu'elles véhiculent. Il prend en charge tout ce qui relève du domaine du ressenti, des affects, des impulsivités inhérentes au tempérament méditerranéen et à son langage volubile. L'autre code linguistique est réservé aux personnages *étrangers* qui gravitent autour de la famille et sont intégrés à la société française. Le langage est alors plus soutenu, mieux construit stylistiquement. Ce code est utilisé pour tout ce qui relève du domaine du regard froid, distant, de l'analyse et des critiques acerbes. Les thèmes portent sur la Politique, la xénophobie, les propos racistes, les préjugés. Galichon (2018), note que Guène met en exergue, dans ses fictions, les conflits identitaires réels auxquels est confrontée une catégorie d'immigrés. En mettant en scène ces personnages elle leur donne vie, rappelle leur présence, leur existence dans la société française.

Il est vrai, en effet, que l'auteure prend position tout en donnant un aperçu sur les jugements qu'ont les autochtones français à l'égard des *immigrés* et de leur vision du processus d'intégration. Et, ce, notamment lors d'une rencontre, autour d'un copieux repas, et d'échanges entre un ministre, un ambassadeur, Mourad, sa sœur et son compagnon de vie Bernard Tartois. Dans ces lignes, chacun livre son énoncé perceptif de *l'intégration*, en ce style :

Erik Ullenstrass (ministre) a demandé [...] :

« D'après vous, l'intégration à la française va mal ? » Il a répondu du tac au tac en prenant un air hyper-concentré : « Vous voulez que je vous dise, nous vivons une crise identitaire sans précédent ! » [...]. Il a parlé de « difficultés d'acculturation » pour certaines populations, des musulmans qui prient dans la rue, de la pauvreté du langage des banlieues, du voile à l'école, du repli communautaire (p. 282).

Autant de sujets dont Dounia veut faire son cheval de bataille. Elle est sous le charme, conquise : « (elle) le regardait avec des yeux enamorés en hochant la tête » (p. 283).

Le clivage dans la conception de « l'intégration » est évident. Les valeurs et les coutumes sont perçues selon les différentes perspectives, positions, fonctions, rôles... Ce qui induit différentes interprétations du sens du terme et des attentes différentes sur la réalité du terrain. Ainsi, l'intervention du frère donne ceci :

[...] On ne peut pas dire aux gens : « Soyez libres à NOTRE [lettres capitale de l'auteure citée] manière, il n'y a qu'une seule manière d'être libre, c'est la nôtre ! » Je trouve que c'est absurde ! [...] Ça crée du ressentiment, de l'injustice ! [...] (p. 285).

En désaccord avec la réflexion de Mourad, la sœur affiche sa prise de position en faveur des propos émis par les personnes françaises en présence : elle rappelle qu'elle se bat pour la liberté des femmes, qu'elle lutte contre le port du voile ... et affirme qu'elle ne trouve en rien « choquant » leur discours (p. 284). La réaction du frère ne se fait pas attendre :

Ce que je trouve choquant, c'est cette contradiction ... Je veux dire, pour être français à part entière, il faudrait pouvoir nier une partie de son héritage, de son identité, de son histoire, ses croyances, et même en admettant qu'on y arrive, on est sans cesse ramené à ses origines ... Alors à quoi bon ? (p. 286).

Les remarques faites par Mourad, ses constations ne vont pas dans le sens souhaité par sa sœur déjà acquise au processus de l'intégration tel que prôné par les politiciens : « Dounia fronçait les sourcils. Elle n'avait pas l'air de partager cet avis du tout » (p. 286).

Le paternalisme, la condescendance, la suffisance dont fait preuve Bernard Tartois, le concubin de Dounia, se retrouvent dans ce qu'il estime être de bons arguments sur *L'assimilation à la française*. S'adressant à Mourad, il dit :

Tu vois, Dounia, c'est un modèle extraordinaire, non seulement pour toi, mais pour tous les petits frères et les petites sœurs qui la regarderont et se diront : « Elle me ressemble, elle est comme moi, je peux y arriver aussi ! » [guillemets de l'auteur cité] (p. 287).

Pas dupe de cette forme déguisée d'une tirade péjorée sur les communautés étrangères incluant, implicitement, Dounia, lucide sur le métalangage de ce discours et des simagrées qu'il véhicule, Mourad narquois, ironique, le renvoie à l'histoire de « Babar ». En réalité, la langue de *l'Autre*, choisie, maîtrisée ne change rien aux pesanteurs sociales, familiales, à l'angoisse existentielle, aux politiques d'immigration, au racisme, aux idées préconçues, aux mentalités formatées ... De même, la réussite professionnelle ne change rien au regard de *l'Autre* enfermé dans son ethnocentrisme qui fait que l'émigré reste un *étranger* coincé dans la « Marginalisation ». En somme, de quelque côté que l'on se place, l'histoire de « Babar, le roi des éléphants », à laquelle fait référence l'écrivaine, par l'intermédiaire du narrateur, Mourad, reste d'actualité : « Babar aura beau marcher sur deux pattes, porter des costumes trois pièces, un nœud de papillon, et rouler dans une voiture décapotable, ce sera toujours un éléphant ! » (p. 287). Cette remarque/critique judicieuse, qui se passe de longs discours complexes et creux – il fallait y penser, porte la pensée et le *cachet* de Guène. En fait, l'émigré est souvent, à un moment ou à un autre, renvoyé à son origine de base, confronté à la perception de *l'Autre* l'autochtone qui dans ses étroites appartenances, le considère comme étranger, dérangent parce que différent de lui. La péjoration de *l'Autre*, due à toutes sortes de préjugés, nuit à l'ouverture d'esprit, à l'acceptation

de l'Autre, tel qu'il est. Notons que c'est là l'idée directrice de Maalouf dans son ouvrage (1999). Il y a donc lieu de ne pas perdre de vue que le contexte social, historique, idéologique, culturel, linguistique, les attitudes/comportements de la société d'accueil et de sa politique envers les immigrés, la personnalité de base et les paramètres psychologiques inconscients qui sont les leurs ... sont autant de variables qui les conditionnent ; elles participent à la structuration de leur identité, dans leur dynamique identitaire. De ces paramètres dépendront leurs capacités à se mouvoir de façon cohérente, dans une identité pluriculturelle.

## 7. Conclusion

*Un homme ça ne pleure pas* (2014) est riche en stéréotypes, clichés propres à chacune des deux sociétés quelque peu caricaturées : celle d'appartenance des parents, celle d'accueil où sont supposés être *intégrés* les enfants qui y sont nés. Et, chacune d'elle use de *son* code ; ce que l'auteure a mis en exergue dans son ouvrage où les codes linguistiques employés sont le reflet de personnages qui ont basculé dans l'acculturation, de leurs modes de parler, de leurs modes de vie, de leurs schèmes de pensée. Bref, des tangences du *je* identitaire pris dans l'*en-jeu* complexe d'une identité à réaliser, à assumer en pays étranger.

L'émotionnel, qui transparait dans la trame du récit renvoie à des processus psychoaffectifs régis par le mécanisme à l'œuvre dans des *Tropismes* tels que révélés par Nathalie Sarraute (1939). Activés lors d'un Stimulus, ils déclenchent une Réponse. Laquelle nous renseigne, lors de l'analyse d'un ouvrage ayant trait aux thèmes de l'émigration, de l'exil, sur le vécu, les problèmes, les ressentis, les représentations culturelles et identitaires, ayant trait à l'*en-jeu* substantiel d'une identité à réaliser, à assumer dans un pays étranger, où les expériences complexes de l'intégration sont souvent sources de conflits intra et interpersonnels. Lesquels, parfois, donnent lieu à une fragmentation de l'identité des *beurs*. A telle enseigne que la mère de Dounia – s'adressant à son mari – émet ces regrets : « Si tu ne m'avais pas amenée ici, je verrais ma famille tous les jours, et dans mon jardin, j'aurais planté des citronniers et des amandiers [...] » (p. 22). Puis, elle dresse ce constat : « J'ai tout fait pour rendre mes enfants heureux ! Son problème (à Dounia), c'est qu'elle aurait [...] aimé être une Française ! Voilà la vérité ! » (p. 26).

Un homme ça ne *doit pas* pleurer, ça ne pleure pas ... Il n'empêche que ce père a sans doute pleuré en silence. L'éclatement de sa famille en terre étrangère, le silence pesant, les non-dits sur Dounia qui a quitté le *toit familial* censé être protecteur ... sont autant de blessures subies, de souffrances ressenties qu'il a dû taire par dignité. Cependant, en dépit de tous ces *traumas*, tels qu'ils ont pu être vécus, les liens familiaux, au final, l'emportent sur les rancœurs, sur les rancunes, ils se resserrent autour du Père – figure incontournable –. L'amour filial brise le mur du silence et réconcilie au seuil de la mort.

Au travers de la littérature, Guène relate la complexité des facteurs convoqués dans le phénomène de l'immigration, les répercussions que peut avoir sur une famille lambda, quelle qu'elle soit, *la transplantation* qu'est l'immigration, que celle-ci soit le fait d'un choix ou d'une obligation. Les thèmes traités dans ses ouvrages ont un impact certain sur bon nombre de lecteurs qui ont eu, ou ont le même parcours, le même vécu. La banlieue, les banlieusards, leur vocabulaire, leurs modes d'expression, leurs modes de vie servent de vivier à la trame et à la tonalité de ses romans. A ses jeux de mots pleins d'humour, ses métaphores, sa créativité, son sens de l'observation, la vivacité de son style ... s'ajoute la connaissance qu'elle a de la psychologie humaine, des modes d'actions/réactions des sujets, dans un contexte donné. Elle ne disconvient pas d'un fait : sa littérature est *populaire*, mieux, elle revendique ce qualificatif. Quoiqu' auteure à succès, mais cantonnée, tenue hors du *cercle des élites*, l'écrivaine déplore en 2006 : « En France, c'est encore comme si je n'avais pas de légitimité [...] » (Subtil, 2006). Pourtant,

plus de dix ans plus tard, sans se défaire de la langue grise de la rue et sans s'approprier la « langue classique », comme on lui avait conseillé, Guène n'est plus un « phénomène de société ». Bien au contraire, elle est une « écrivaine » tout court [guillemets de l'auteur cité] (Marcu, 2016a, p. 478).

Elle décrit son rapport à langue, comme suit :

Je remixe la langue française en lui donnant des couleurs différentes de celles dont on la pare à Saint-Germain-des-Prés. Ce n'est pas un langage par défaut, je n'écris pas comme je parle mais je me sers de ce langage car je l'aime (Minjares, 2007, p. 93).

Seule la maîtrise de la langue, et a fortiori quand elle est une langue aimée, permet de composer avec les mots, les décomposer, les recomposer. Ce qui est le cas de Guène. Aussi, il est opportun de s'interroger : quelle légitimité, quelle place pour cette *littérature-patchwork* des auteurs « intrangers » (Marcu, 2016b, p. 6) à l'instar de *Kiffer sa race* Habiba Mahany, *Ils disent que je suis une beurette* (2001) de Soraya Nini, *Beur's story* (2004) de Ferrudja Kessas, *Pieds-blancs* (2006) de Houda Rouane ... dans le paysage de la littérature française ? Les *Puristes* apprécieront-ils ce nouveau type d'écriture migrante, excentrique, souvent truffée d'argot, de verlan, de termes péjoratifs, du langage oral des jeunes produit par les auteurs hors sentiers de la Littérature dite *Classique* ? Le percevront-ils comme une forme d'exotisme, de folklorisme caractérisant un sous genre du nouveau roman postcolonial ? Et, qu'en est-il de l'avis des lecteurs/lectrices ? La question reste ouverte ; chacun/chacune, à titre personnel, selon ses attentes, ses critères d'appréciations ... y apportera sa réponse.



Il est certain qu'il est quasi impossible d'échapper aux phénomènes de migration, de métissage qui produisent, en aval une littérature « hétérolingue » (Denti, 2016), hétéroculturelle. Comment se « dé-faire » ? – interroge Malika Mokeddem (1993) – qui puise dans le domaine du culinaire, du gustatif pour faire référence à cette langue hybride : « Verbe savoureux, français fricassé d'algérien, langue métissée » (p. 107). Cette interrogation rhétorique prouve, si besoin est, que ces femmes/écrivaines sont dans *un entre-deux* : langue et culture d'origines/langue et culture étrangères. Il apparaît que même ailleurs, sous d'autres cieux, chacune *trimbale* quelques « pierres dans (sa) poche » – pour paraphraser Adimi (2015). Elles lui permettent, en tant qu'attaches sécurisantes, de rester *en lien* avec son pays d'origine. Dans chaque ouvrage il y a une part du vécu de l'écrivaine qui se profile dans le nœud du récit; elle se projette – consciemment ou inconsciemment – dans l'un de ses personnages. Force est de constater et d'admettre qu'avec ne serait-ce qu'un seul des ouvrages de Guène, en l'occurrence *Un homme ça ne pleure pas*, on est en présence de la nouvelle forme *d'écrit* des romans du creuset de l'émigration : Autre mode, autre style, autres codes, autres thèmes, autre temps, autre génération.

## Références

- Abdallah-Preteceille, M. (1991). Langue et identité culturelle. *Enfance*, 45(4), 305–309. Retrieved January 7, 2022, from [https://www.persee.fr/doc/enfan\\_0013-7545\\_1991\\_num\\_44\\_4\\_1986](https://www.persee.fr/doc/enfan_0013-7545_1991_num_44_4_1986).
- Adimi, K. (2015). *Des pierres dans ma poche*. Paris: Seuil.
- Adimi, K. (2017). *Nos richesses*. Paris: Seuil.
- Barthes, R (1953). *Le degré zéro de l'écriture*. Paris: Seuil.
- Berry, J. W., & Sam, D. (1997). Acculturation and adaptation. In J. W. Berry, M. H. Segall, & C. Kagitcibasi (Eds.), *Handbook of Cross-Cultural Psychology: Vol. 3. Social Behavior Applications* (pp. 291–326). Boston: Allyn et Bacon.
- Blanchet, Ph. (2004-2005). L'approche interculturelle en didactique du FLE. *Cours d'UED de Didactique du Français Langue Étrangère de 3e année de Licences*. Retrieved January 7, 2022, from [http://eprints.aidenligne-francais-universite.auf.org/40/1/pdf\\_Blanchet\\_inter.pdf](http://eprints.aidenligne-francais-universite.auf.org/40/1/pdf_Blanchet_inter.pdf).
- Camilleri, C. (1990). Identité et gestion de la disparité culturelle : Essai d'une typologie. In C. Camilleri, J. Kastarsztejn, E. Lipianski, H. Malewska-Peyre, I. Taboada-Léonetti, & A. Vasquez (Eds.), *Stratégies identitaires* (pp. 85–110). Paris: Presses universitaires de France.
- Denti, Ch. (2016). Traduire un titre hétérolingue : « Kiffe kiffe demain de Faïza Guène et ses traductions ». *Voci della traduzione/Voix de la traduction, mediAzioni*, 21. Retrieved January 7, 2022, from [https://mediazioni.sitlec.unibo.it/images/stories/PDF\\_folder/document-pdf/21-2016/8%20denti.pdf](https://mediazioni.sitlec.unibo.it/images/stories/PDF_folder/document-pdf/21-2016/8%20denti.pdf).
- Galichon, I. (2018). *Pour une approche « décoloniale » des récits de banlieue*. Galich. DOI: 10.1080/02639904.2018.1457822.
- Guène, F (2004). *Kiffe kiffe demain*. Paris: Hachette littératures.
- Guène, F.(2006). *Du rêve pour les oufs*. Paris: Hachette littératures.
- Guène, F. (2008). *Les Gens du Balto*. Paris: Hachette littératures.
- Guène, F. (2014). *Un homme ça ne pleure pas*. Paris: Fayard.
- Guène, F. (2018). *Millénium blues*. Paris: Fayard.
- Guène, F. (2020). *La Discrétion*. Paris: Plon.
- Guerraoui, Z., & Troadec, B. (2000). *Psychologie interculturelle*. Paris: Armand Colin.

- Jacquard, A. (2010). *Mon utopie*. Retrieved January 7, 2022, from [bichau.canalblog.com/archives/2010/01/22/16616787.html](http://bichau.canalblog.com/archives/2010/01/22/16616787.html).
- Jouve, V. (2010). *La poétique du roman*. Paris: Armand Colin.
- Kessas, F. (2004). *Beur's story*. Paris: L'Harmattan
- Lipiansky, E. M. (1993). L'identité dans la communication. *Communication et langages*, 97, 31–37. DOI : 10.3406/colan.1993.2452.
- Maalouf, A. (1999). *Les identités meurtrières*. Paris: Grasset.
- Marcu, I. M. (2016a). *Évolution de l'écriture chez Faïza Guène. Du « roman d'une adolescente pour des adolescents » au « roman de l'âge adulte »*. Retrieved January 7, 2022, from [https://ciccre.uvt.ro/qr\\_v\\_ioana\\_marcu.pdf](https://ciccre.uvt.ro/qr_v_ioana_marcu.pdf).
- Marcu, I. M. (2016b). L'écriture des auteurs « intrangers » . Carnets, Deuxième série. Retrieved January 7, 2022, from <http://journals.openedition.org/carnets/961>. DOI: 10.4000/carnets.961.
- Minjares, L. C. (2007). DJ Zaïfe : Remix de la cité du Paradis : Interview avec Faïza Guène, écrivaine. *Contemporary French and Francophone Studies*, 11(1), 93–97. DOI: 10.1080/17409290601136003.
- Mokoukolo, R., & Pasquier, D. (2008). Stratégies d'acculturation : cause ou effet des caractéristiques psychosociales ? L'exemple de migrants d'origine algérienne. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 3(79), 57–67.
- Nini, S. (2001). *Ils disent que je suis une beurette*. Paris: Editions Fixot.
- Redfield, R., Linton, R., & Herskovits, M. A. (1936). Mémoire sur l'étude de l'acculturation. *American Anthropologist*, 38, 149–152. Retrieved January 7, 2022. DOI: 10.1525/aa.1936.38.1.02a00330.
- Ricœur, P. (1993). Le « soi » digne d'estime et de respect. In C. Audard (Ed.), *Le Respect. De l'estime à la déférence: une question de limite* (pp. 88–99). Paris: Autrement.
- Rouane, H. (2006). *Pieds-blancs*. Paris: Philippe Rey.
- Sarraute, N. (1939). *Tropismes*. Paris: Robert Denoël.
- Seblini, N. (2019). Game of hypocrites: Beurs break silence in Faïza Guène's "Kiffe kiffe demain". *French Cultural Studies*, 30(4). DOI: 10.1177/0957155819861039.
- Subtil, M. P. (2006). *Faïza Guène, la sale mère qui écrit des best-sellers*. Retrieved January 7, 2022, from <http://www.lemonde.fr/>.
- Voélin, S., & Dery, I. (2008). La relation à l'autre dans le travail social : sens et enjeux d'une lecture biographique. *Pensée plurielle*, 17, 9–17. DOI: 10.3917/pp.017.0009.